



LA PTITE VIE D'UN PTIT GARS BEN ORDINAIRE:
DE MONTRÉAL-NORD À LA HOLLANDE - DU BRÉSIL À ICI

Par Ati Supino

(Trop longue) introduction

Le mystique n'est pas quelqu'un qui dit : «Regardez ce que j'ai vécu, ce que j'ai accompli.»

Le mystique dit : »Regardez ce que l'amour a fait de moi«.

– James Finley

N'ayez crainte, je ne me considère pas un mystique; n'en ai ni la prétention ni l'humilité, l'arrogance. Je suis tout simplement *un gars ben ordinaire*, comme le chante Robert-Charles Le Bois, le chum musicien du gros Pierre.

Tout au plus aurais-je été un *wannabe* lorsque j'étais plus jeune. Un *wannabe quoi ? Un wannabe whatever !* Juste un *wannabe somebody, quelqu'un, ou* quelque chose, ou... autre chose de qui j'étais. Souvent le cas lorsque nous sommes *plus jeune*. On ne se contente pas d'être tout simplement qui on est, on veut *devenir*; mieux, plus, autre chose.

Désormais, au seuil de la retraite, je peux avancer que je suis beaucoup moins ambitieux. Comme le dit si bien Paulo Coelho : *J'ai toujours tenté de trouver une réponse à la fameuse question: qui suis-je ? Mais je n'essaie plus. Ce n'est plus une question, c'est une réponse: je suis...*

Le simple fait d'être un *gars ben ordinaire*, et plus que jamais auparavant *simplement bien dans ma peau* (qui est de plus en plus souple ;-) correspond grosso modo à mon *plan de carrière* pour l'après-65. Possiblement parce qu'en vieillissant, la peau s'assouplit, on peut se détendre un peu plus en soi-même, y trouver plus de place pour exister simplement tel que nous sommes, en tant que soi-même. Avec le temps qui file, on finit par se laisser tricoter une *ordinarité* par la vie, ou par se la tisser si on aime penser que l'on fait quelque chose. Bref, on finit par vivre mieux au creux des plis de sa vie.

Même si j'ai lu les paroles de plusieurs maîtres spirituels, en ayant même rencontré quelques-uns *en personne comme en esprit*, je n'ai plus désormais l'intention ni l'ambition de devenir *illuminé, éveillé*; en fait, même plus l'intention de devenir qui ou quoi que ce soit. J'ai simplement envie d'être, être bien, et de laisser le temps au temps, de lui laisser *faire sa job*, et de laisser le temps rouler, le bon comme le moins.

Car le temps agit sur nous, il nous pétrit, il nous déconstruit, il nous ramollit. Le temps, qui n'existerait pas selon certains, et ne serait *que ce qui empêche que tout ne se produise en*

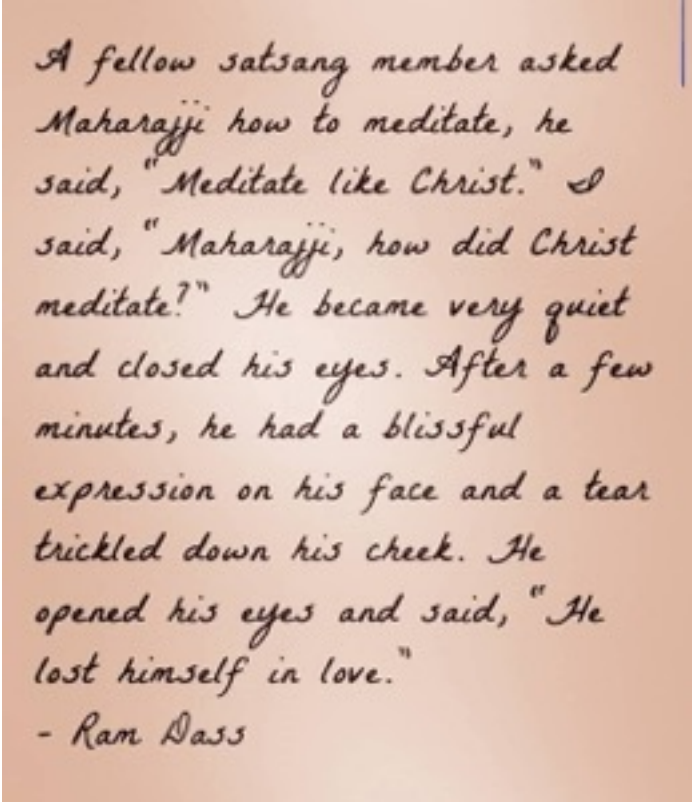
même temps. Pas pire celle-ci.

Mais si ce n'est pas le temps qui passe, quelque chose se passe en ce bas monde. Parfois ça passe vite, parfois pas, surtout dans les salles d'attente. Plus on attend, moins ça passer vite. Le temps fait tout, et finit par ne rien faire de nous, du moins par ne faire rien de ce que nous croyions *nous*. Naître et mourir poussière, dit-on.

Simplement envie d'être désormais, tout bonnement, une simple personne, une bonne personne, et en même temps de plus en plus *personne*. Comme dans le film de *Sergio*, le film de *gars de vaches* et de musique d'harmonica.

J'ai rencontré des gens extraordinaires au cours de ma vie, d'autres super extra ordinaires, et quelques-uns qui sortaient carrément de l'ordinaire. Des gens d'un ordinaire différent, qui ont contribué à faire de moi ce que je suis devenu, et qui je continue d'être, comme ils/elles ont contribué à me *défaire* un peu aussi, Car tout ce qui monte redescend, et vice et versa. Et c'est surtout d'eux et d'elles dont j'aimerais parler et que j'aimerais vous présenter par le biais de mon histoire personnelle.

Si j'ai placé la citation de James Finley en début de manuscrit, c'est surtout pour mettre l'emphase sur le fait que d'après moi, ce n'est pas tant ce que l'on *fait* au cours de notre vie qui compte. Car on ne fait, ni ne devient, jamais vraiment rien par *soi-même* uniquement.



A fellow satsang member asked Maharajji how to meditate, he said, "Meditate like Christ." I said, "Maharajji, how did Christ meditate?" He became very quiet and closed his eyes. After a few minutes, he had a blissful expression on his face and a tear trickled down his cheek. He opened his eyes and said, "He lost himself in love."
- Ram Dass

Je crois sincèrement que ce sont les rencontres que nous faisons tout au long de notre vie qui nous forgent, nous déterminent, et que ce sont nos interactions qui nous façonnent. En fait, je crois que nous sommes *faits par et pour l'amour - et l'amitié* - et en particulier l'intimité de nos coeurs. Ces amours et amitiés qu'on échange et partage avec autrui, par ce que l'on reçoit mais peut-être plus encore par celles que l'on donne. Ce qui n'est probablement que la seule et même chose.

On est faits d'amour, faits par l'amour, pour l'amour, nous sommes des êtres d'amour. Amor amor chantait le chroniqueur. En fait, nous sommes de l'amour sur deux pattes, de l'amour incarné, un tas d'amour à partager. Cela étant dit, il nous resterait tout de même à définir l'amour, mais surtout à l'incarner, ce qui constitue *la job d'une vie*. Et comme j'ai entendu dire Osho, et je paraphrase: *l'amour n'est pas tant une relation qu'une façon d'être*. Une façon d'être au monde, dans le monde et de voir le monde.

Je crois en effet qu'ultimement et profondément, on aspire à devenir amour, autant celui avec un petit a que celui avec un grAnd. On aspire à se laisser inspirer et aspirer par l'amour, même si ça fait peur, à tout faire *par amour*. Mais pour ça il faut laisser tomber l'armure ;-)

Non pas tant à *être en amour*, ni à y tomber, ni à le faire *dans le sens de*, qu'à *être amour*, qu'à devenir un être d'amour, agissant par, pour et avec amour. D'ailleurs, j'ai ouï dire que pour certaines premières nations, le terme *amour* n'existe pas. Non pour eux, l'amour ne peut que se faire verbe, il n'y a que le verbe aimer qui existe, psa d'amour comme tel. Pas de terme amour, pas d'amour terne. L'amour ne peut que se vivre, et se laisser manifester par nous.

À bien y penser, je ne crois pas qu'on tende vraiment à devenir amour, car on ne devient jamais vraiment quoi que ce soit dans la vie, à part un canal peut-être. Je crois toutefois qu'on peut tendre vers l'amour, qu'on doit tendre vers l'amour. Mais je ne crois pas qu'on puisse apprendre à ne devenir quoi que ce soit non plus. Ce faisant, ou ne faisant pas, on ne peut que devenir rien d'autre que l'amour source de toute vie. L'amour qu'on se porte à soi-même, celui qu'on porte aux autres, cet amour qui se manifeste de soi et qu'on ne laisse que passer à travers soi au fond. Oui, car bien beau de s'aimer, mais que la première partie du travail: on apprend à s'aimer pour partager cet amour avec autrui, et ultimement, avec n'importe qui.

Alors, pourquoi donc vous raconter mon histoire ? Un peu pour ça:

Raconte ton histoire.

Crie-la. Écris-la.

Chuchote-la s'il le faut.

Mais dis-la.

Certain.e.s ne la comprendront pas.

Certain.e.s la rejeteront catégoriquement.

Mais plusieurs te remercieront de le faire.

Et puis, quelque chose de magique va se produire.

Une à une, les voix commenceront chuchotant: «Moi aussi».

Et ta tribu se rassemblera.

Et tu ne te sentiras jamais seul.e.

- L.R. Knost

Justement, écrire me relie, à vous, au monde, à moi. Et c'est notamment pour vous présenter *mes tribus à moi* que j'écris ces mots et ces pages. Car ma vie est jalonnée de précieuses tribus qui, par l'amour échangé, par l'amitié apprise ensemble, ont contribué à ce que je devienne qui je suis devenu, qui je suis, et qui je continue de devenir et d'être. Un *tit-homme au seuil de la retraite officielle* avec un coeur rempli et débordant. Un papa-poups de deux grandes filles formidables. Un mari amoureux. Un ami fidèle en apprentissage constant d'amitié.

Mon premier clan, *le clan Dion de Montréal-Nord*, ma famille de naissance, ma *gang de sang*. Cette première tribu qu'on ne choisit pas - quoique certains disent qu'on la choisit avant de s'incarner - le saura-t-on jamais vraiment ? La famille dans laquelle on naît, parmi laquelle on atterrit ici-bas sur terre du haut des cieux - ou d'ailleurs - ce clan qui nous détermine dès nos premières années de vie.

Qu'on le reconnaisse ou pas, notre famille biologique est déterminante dans notre trajectoire de vie quant à la personne que l'on deviendra. Nous sommes - en bonne partie du moins - le fruit de

notre famille immédiate, tout comme des deux qui l'ont précédée, car que nous le sentions ou pas, nous sommes le résultat d'une longue et continue filiation familiale, génétique et culturelle. Un amalgame de pépites issues de diverses lignées familiales vit en nous. Une vraie constellation.

Puis suit la *tribu numéro 2*, si et quand on a eu la chance, le privilège et la grande responsabilité d'avoir des enfants à aimer et de qui s'occuper. Tout comme notre famille d'origine, c'est également une famille de liens de sang, en quelque sorte la continuité de la lignée familiale de laquelle on provient, et de laquelle nous sommes une courroie de transmission. Nous sommes un maillon de transmission familiale. C'est la famille que l'on crée, celle qui nous suit dans notre lignée de vie, la nouvelle pousse, celle qui nous pousse au coeur. Celle qui découle de nous, celle qui nous suivra, et nous survivra probablement, comme celle qui nous fait avancer. Nos enfants, notre *descendance*, la famille que l'on choisit de fonder pour différentes raisons et circonstances, certaines conscientes, d'autres moins, mais qu'on finira par découvrir éventuellement sur le chemin.

Rétroactivement, au fil de mon apprentissage de père sur une période de 45 ans, j'ai réalisé que c'est en partie pour montrer à mon propre père - plutôt absent - ce que je considère être un bon père que j'ai eu des enfants, pour donner ce que je considère ne pas avoir reçu, ou pas suffisamment du moins. De ceci aussi, je vous reparlerai plus loin.

Ensuite est apparue dans ma vie, au début des années 1980, ma troisième tribu, ma famille d'âm(i)es, la sangha d'Osho, celle de ses *sannyasins* (disciples). La plus grande histoire d'amour de ma vie que celle avec Osho en un sens, notre *beloved*, un repère pour mon âme, un phare dans *un épisode de nuit noire de l'âme*, au début de ma vingtaine. Et en même temps encore un grand mystère car toujours un grand mystère que celle de la relation avec un maître spirituel.

Puis, indirectement, en 1988, s'y est greffée une autre famille Osho, celle de la Humaniversity en Hollande, *la famille de Veeresh*. Elle est en lien avec ma famille d'Osho car Veeresh était un loyal disciple d'Osho, lui qui se qualifiait lui-même de *man of Osho*. Si Veeresh se désignait ainsi, je me permets à mon tour d'affirmer que je me suis toujours considéré comme *a man of Veeresh*. Voilà c'est dit, et écrit. Basta ! *Friends forever*.

Et la dernière de mes familles et non la moindre, celle du Santo Daime, la grande famille de Mestre Irineu, être unique du Brésil, dit aussi le Rei (Roi) de Juramidam. C'est grâce à ma rencontre de Carioca dans les années 2000 que j'ai tout d'abord fait connaissance avec les hymnes du Santo Daime et de Mestre Irineu. Autre histoire mystérieuse de ma vie encore tout à fait vivante et de laquelle je vous reparle aussi un peu plus loin.

Alors pourquoi s'écrire ?

On dit souvent qu'on écrit pour se libérer, pour libérer sa parole.

Personne n'est jamais libre tant qu'il ne dit pas la vérité sur lui-même et sur la vie dans laquelle il a été jeté. Écrivez-le, dites-le à un ami dans le besoin ou à un étranger qui a besoin de diversion. Nous sommes tous ici pour être témoin de quelque chose, aider et guider d'autres personnes.

- Tennessee Williams

Est-ce que je prétends dire la vérité dans les pages qui suivent ? Bonne question. Ma toute petite vérité à moi peut-être, du mieux que je la connaisse et que je veuille bien la révéler. D'ailleurs on peut se demander s'il est réaliste d'entretenir une certaine objectivité face à soi-même. Car l'inconscient ne peut, par définition, être conscient de lui-même. Jusqu'à ce qu'il se dé/couvre, qu'il se révèle. Et ce, dans les deux sens du terme: soit découverte et révélation.

Jadis, on pouvait avoir l'impression qu'il n'existait qu'une seule vérité, celle avec un grand V. LA

Vérité. Celle qu'imposaient l'église, l'État, les *institutions* publiques. Maintenant, la vérité semble s'être fragmentée, multipliée, on peut dire que la vérité s'est en quelque sorte diversifiée, personnalisée même. Chacun.e peut désormais détenir et émettre sa propre petite vérité relative, énoncer son propre narratif, sur des *réseaux dits sociaux* mais souvent bien peu sociables et socialisants.

Même si cela *sonne drôle*, il me semble plus juste de considérer la vérité comme subjective et personnelle que de la prétendre unique et universelle, ce que plusieurs hommes d'église ont pourtant tenté de faire pendant des millénaires. Avec les résultats que l'on connaît - de mieux en mieux - aujourd'hui.

D'autre part, n'en déplaise à Tennessee Williams, je ne prétends ni aider ni guider quiconque en écrivant mon histoire, sinon moi-même. Car je crois sincèrement que ce n'est pas surtout avec des mots qu'on peut aider ni guider autrui, quoique certains mots puissent parfois éclairer et inspirer. Il me semble que c'est davantage par nos actions concrètes que nous pouvons démontrer les apprentissages acquis, comme qui nous sommes vraiment. Comme disait Veeresh: *our actions are love made visible*.

Ce n'est pas pour aider quiconque mais davantage pour partager mes observations sur moi-même et sur le monde que j'écris ces quelques pages, pour parler de ma vie, de la vie, me relier, me dire, m'exprimer. M'écrire moi-même un peu, m'unir, à moi, à toi, à vous. Si j'écris ainsi, c'est peut-être aussi pour réaliser une sorte de bilan du bout de chemin que j'ai parcouru jusqu'ici, au seuil de mes 65 ans. Et laisser savoir à mes deux filles par où et par quoi est passé leur père. En partie du moins. Vous retrouverez donc le récit de quelques-unes de mes aventures dans ces pages.

Je considère que c'est le devoir de tous ceux/celles qui, solitaires, vont leur propre chemin, de faire part à la société de ce qu'ils ont découvert au cours de leur voyage d'exploration, que ce soit une fontaine fraîche pour ceux que tourmente la soif, ou que ce soit le désert stérile de l'erreur. Dans la première éventualité, on aide son prochain, dans la seconde on l'avertit.

- Carl G. Jung, Psychologie de l'inconscient

Avec le temps, je constate que certain.es d'entre nous deviennent plus solitaires à mesure que l'on vieillit, plus qu'on ne l'était dans notre jeunesse du moins. Pas tous/tes, mais quelques-un.e.s, dont moi-même. Comme si le cumul des années nous ramenait à la plus simple expression de nous-même, allégé.e des artifices et des parures, dégagé du compliqué et du superflu. Dépouillement fondamental. Comme si, avec la mort qui devient plus proche et plus concrète en corps, et réelle en esprit, du moins dans un ralentissement certain et une fragilité perceptible, il devenait inévitable de revenir au plus petit en soi, de retrouver son repère interne fondamental, hors mental justement. Retour au plus petit dénominateur humain en soi, comme du plus grand que soi-même.

Pour écrire sur mon blogue depuis une quinzaine d'années à raison de cinq fois par semaine, je dois me rendre à l'évidence : j'aime écrire. L'exercice me procure un plaisir évident, au point que je pourrais dire que ça comble un besoin essentiel. C'est surtout lorsque je prends des pauses que je le réalise; l'exercice me manque.

Habituellement, depuis une quinzaine d'années en effet, je débute la plupart de mes journées de semaine par la rédaction d'une chronique. Je me choisis un *meme* ou une citation *pour me starter le cerebelum et le clavier*, que je sois d'accord ou pas avec le message, et je tape. En fait, je me fait taper par la vie, je me laisse aller les doigts et me délire *lalalangue*. Ça m'aide à dégager mon mental, à ouvrir le fil de mes idées et à prendre une distance de ma tête en ce début de journée.

Les mots que je jette sur mon écran via mon clavier agissent comme un essuie-glace et un lave-vitre sur mon miroir interne. Ils m'aident à mieux me voir, à être témoin de ce qui git, et parfois jaillit, à *et de* l'intérieur de moi. Écrire m'aide à prendre une distance avec - et d'avec - mes idées, tout en libérant des concepts qui, souvent, limitent mon mental, ou mon esprit, c'est selon car en français on a une drôle de relation avec le mot *spirit*.

C'est souvent seulement après m'être lu et relu que je constate l'étroitesse de certaines des croyances souvent limitatives et contraignantes enfouies en moi. Écrire me permet de voir plus grand et plus largement tout ce qui vit et git en moi. Et il y en a du monde dans ce *mess*. Oui, j'aime jouer avec les mots. *Messy beaucoup*.

Écrire m'aide toujours à trier et à répertorier ce que j'ai découvert au cours du voyage parcouru jusqu'à maintenant, que ce soit pour extérioriser, partager, échanger, ou simplement pour évacuer le *trop plein*. Écrire me révèle aussi ma propre ignorance, comme mes échecs qui ne peuvent qu'être des leçons de vie. Lorsqu'on n'a plus peur d'avouer ses errements et prétendues erreurs, qui ne sont souvent que des apprentissages incontournables, souvent la seule façon d'apprendre en fait, le changement peut prendre place en soi plus aisément. Car on dit que le seul péché - trajectoire erronée - dans la vie consiste à agir sans être branché.e sur son coeur.

L'exercice d'écriture, même si ce n'est que pour nous, permet souvent de digérer un peu de ce qui peut nous tenir éveillés longuement dans nos ruminations, notre peine, notre deuil.
- Nathalie Plaat, Le Devoir 24/7/2023

Tel que mentionné auparavant, j'écris surtout pour moi, pour me connaître, pour *processer* tout ce vécu accumulé dans et sous ma peau, pour digérer la vie qui me passe dedans et me mène droit devant, pour prendre une distance de ce que l'on nomme *son vécu*. Et pour dédramatiser. *Mamma Mia !*

Mais peut-être vous demandez-vous encore, tout comme moi d'ailleurs, pourquoi on peut bien vouloir écrire et décrire sa propre vie et la présenter au monde quand on a vécu une vie relativement ordinaire ?

En fait, est-ce vraiment pertinent d'écrire au sujet de soi-même, petit moi dans ce Grand Tout ? Je me le demande encore en effet moi aussi.

Mais, me demande-je, pourquoi donc vouloir raconter l'histoire de sa propre petite vie alors qu'il y a des milliards d'autres au sein de cette même grande vie qui se déroulent simultanément et parallèlement ?

Suis-je si important pour penser que ma petite vie ordinaire mérite récit ?

Je me pose moi-même ces questions depuis le début de ce projet de rédaction, tout du long et même encore aujourd'hui alors que ce projet ait commencé à devenir réalité.

Je doute donc je suis ? Alors j'écris ? *Maybe baby*.

En fait, ce dit questionnement a retardé la publication de ce récit. Car l'idée germe depuis un bon moment déjà, comme la rédaction, qui s'est étirée sur quelques années, minée par les doutes et les remises en question. J'ai repoussé le projet car il y avait résistance en la demeure, en ma propre demeure. Et la résistance demeure, mais j'ai tapé l'histoire de ma vie *anyway*, un peu malgré moi. Un peu comme on hésite à écouter sa propre voix et ou à voir des photos de soi-même.

Mais ça a été plus fort que moi. 1 à 0 pour mon histoire qui me pousse au cou, et ailleurs d'ailleurs. Au coeur bien sûr. Coquin lecteur/trice va.

La peur de trop me centrer sur moi et ma petite personne explique probablement la *ptite gêne* que je me suis gardée tout au long de la rédaction, gêne qui m'habite encore. J'ai tout de même mené le processus jusqu'au bout puisque vous le tenez dans vos mains ce sapristi de manuscrit - à moins qu'il n'apparaisse sur un de vos écrans. L'introduction du moins pour le moment.

Tout d'abord, je me suis déposé en moi-même, puis je me suis posé sur mon écran comme une forme de psychanalyse, du moins une auto-analyse. Pour éclairer, retracer et reconstruire mon parcours, et ce, depuis ma naissance, puis au cours de ma petite et pas toujours tendre enfance. Puis j'ai filé à travers mon adolescence et les diverses étapes de ma vie adulte. De Montréal-Nord à Val-David, en passant et en repassant quelques fois par les USA, l'ouest canadien et l'Inde, et de plus nombreuses fois encore par la Hollande et le Brésil, mes deux terres d'adoption.

Je me suis écrit pour faire en quelque sorte l'inventaire de mon histoire personnelle, pour la trier, en faire le ménage, la dépoussiérer et ainsi poser sur moi-même un certain regard, avec un recul et une certaine distance. Une distance pas toujours certaine cependant car lorsqu'on parle de soi-même, on manque inévitablement de perspective, de recul, collé de trop près à sa propre histoire, limité par ses propres biais, enfermé dans ses souvenirs, certains qu'on préférerait préserver intacts, et d'autres, qu'on aimerait carrément éviter. Souvenirs qu'on embellit parfois, qu'on enlaidit à d'autres moments pour se justifier dans nos vieilles habitudes malsaines, bref qu'on amplifie, dans un sens ou dans l'autre. Car si on se construit au fur et à mesure, et qu'on se déconstruit parfois, on se reconstruit aussi sans cesse. Gros jeu de l'égo la vie dans laquelle nous sommes tous égaux, quoi que certains plus que d'autres.

Ainsi j'aime l'idée de prendre mon histoire à bout de bras, à bras-le-corps, comme un objet d'étude, comme un corps et un corpus étranger à moi-même, malgré que ça soit de mon corps et de mon esprit dont il est question. Car pas que de mon corps ni que de mon esprit dont il est question, qu'il soit sain ou tordu. J'aime prendre mon histoire et la brasser dans tous les sens jusqu'au non-sens pour constater ce qui en retombera, et comment ça se replacera.

Si nous nous considérons généralement en tant que *sujet principal* de notre propre histoire, comme ce qui *se regarde regarder*, nous sommes aussi, et surtout peut-être, un *objet* de recherche en constante évolution. Car nous sommes la matière observée, en plus de l'observateur/trice de la dite matière en question. Et parfois sans réponse. Nous sommes matière, à réflexion. Parfois debout, d'autres fois sur le cul, parfois à genoux et parfois matière en genuflexion.

En fait, nous sommes autant *l'observé*, l'observateur/trice que le processus d'observation qui prend place dans et grâce à ce corps, à notre présence et à nos sens. Ce fameux sens aussi que l'on cherche à donner comme à imposer à sa vie, toute sa vie durant. Car on a bien besoin de sens en cette existence, qu'il soit unique ou multiple. Ou si peu sensationnel.

J'ai écrit à mon sujet, au sujet de *ma propre personne*, de moi-même, pour remettre en place, sinon en ordre, ou dans un désordre rafraîchi, avec une perspective différente, les diverses étapes et expériences ayant pris place au cours de ma vie. Ou comme Rimbaud a si bien dit : *pour finir par trouver sacré le désordre de mon esprit*.

Je me suis écrit pour tracer le fil, pour coller les étapes les unes aux autres, les tisser, les tricoter et les enfiler. Voir ce qui m'a construit, marqué, ce que j'en retiens, ce dont je me souviens, ce qui m'a mené jusqu'ici, encore et toujours maintenant, que maintenant, à devenir qui je suis, qui je suis devenu, ce qui en découle et peut-être ce qui en découlera pour la suite. Et glou et glou et glou. *Que sera sera* entonnait la chanteuse. Qui je continue à devenir ou à dé-

devenir, c'est selon. Ce qui me tricote, et me chicote aussi parfois.

Comme vous, je suis la vie. Pas seulement comme dans être, mais aussi comme dans suivre. Je suis le fil du sans fil. Car chacun.e, tous et toutes, on apprend à suivre la vie avec le temps qui passe, plutôt que de tirer dessus, ou essayer de la forcer ou la diriger. En fait, on réalise graduellement qu'on ne peut que suivre la vie, tout en l'étant un peu, et de plus en plus. Car c'est la vie qui mène, c'est la vie qui m'aime, si on peut arriver à la voir et la sentir ainsi.

Même si on pense se construire au fil d'une vie, surtout dans la première partie de celle-ci, je crois que le but ultime du petit bout de vie que l'on nous a prêté et qu'on a déposé dans ce corps à notre naissance consiste à démêler les fils pour ultimement redevenir ce petit bout de rien du Grand Tout que l'on était à notre naissance, cette PVD - *présence vivante désidentifiée* - libérée ou dissociée un peu du poids de son histoire personnelle.

Soit ce que nous avons jadis été avant que l'on ne devienne quelque chose ou quelqu'un et qu'on s'identifie à ce vécu, à tout ce que l'on a vécu. Ce vécu que l'on fait sien et qui finit par - trop parfois - nous définir, par faire de nous ce que l'on croit être. Mais je crois que nous sommes beaucoup plus que ça. Nous finissons par devenir un *gros tas de vécu*, duquel il faut se sortir, *se libérer de*, se désengager éventuellement pour retrouver notre essence.

Ce témoignage se veut aussi un testament autobiographique, sous forme de récit de vie. Je me mets sur la table, trippes et trips confondus. Je m'écris pour laisser à mes filles un point de vue de l'intérieur de leur paternel. Pour qu'elles sachent un peu ce qui se passe en dedans par ici, qui je suis, ici d'ici (jeu de mots rock n drôle pour elles et les quelques rocs de coeurs qui la pognent, ping !). Une vue du dedans, de ce que j'ai vécu au-delà de leurs perspectives et de leurs perceptions à elles, les deux ayant connu une version fort différente de moi de par leur différence d'âge (Léonie est née en 1981 et Fanny en 1994) et de leur arrivée à une étape bien différente de ma vie. Pour qu'elles sachent un peu plus et un peu mieux qui est leur père, de l'intérieur, de quoi il est constitué, ce qui l'anime du dedans, au-delà des *dad's jokes et autres jeux et jus de mots nonos*.

Et surtout qu'elles ressentent tout l'amour que j'ai pour elles, envers chacune d'elle. Si ce n'était que pour cela, lors de mes moments de doute, le fait de garder en tête cette intention a représenté une aide à la père sévérité. Roulement de cymbales. Tshhht !



J'aimerais également, en découplant ainsi les fils de ma vie, et en dénouant peut-être certains noeuds, rendre honneur à ma mère, qui fut pendant une période Mme Jacques Dion selon les coutumes de l'époque. Puis qui est redevenue elle-même, Mme Michelina Supino, en se reconstruisant, en se renommant, et en reprenant possession de son identité initiale.

En ce sens, j'ai suivi son exemple et suis moi aussi passé de Guy Dion à Guy Ati Dion, puis à Ati Supino il y a quelques années. En écrivant ces quelques pages, je veux rendre hommage à cette mère veilleuse qui, malgré une vie semée et parsemée de nombreuses embûches, notamment conjugales, a réussi à élever quatre enfants à bout de bras et surtout au bout de son coeur et de son

courage, une bonne partie de sa vie seule, en jouant le rôle conjoint de père et de mère. Son exemple de courage, de persévérance et de détermination a été l'un des plus riches héritages qu'elle a pu nous léguer. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai adopté son nom il y a quelques années, mais cela aussi, je vous le raconterai un peu plus loin.

Et finalement, l'une des motivations principales qui m'a incité et excité à faire cet exercice de *souvenance*, c'est que j'aimerais particulièrement vous présenter et mettre en valeur les

principales et plus significatives personnes que j'ai croisées sur ma route en ces soixante quelques années de vie terrestre.

Ce sont ces quelques humains marquants dans ma vie personnelle - et dans celles de tant d'autres - qui m'ont permis de devenir qui je suis, au meilleur de ma connaissance et de mon expérience. Ceux-ci m'ont *bonifié*, éclairé, et m'ont permis de devenir plus vaste et ouvert que ce que je n'aurais été si je ne les avais pas rencontrés. Ils et elles m'ont permis de croire en moi, souvent plus que moi-même, et de dépasser ce petit moi, le petit Guy de Montréal-Nord, pour faire sortir tout le potentiel de moi, *squeezer* tout mon jus de vie embouteillée. Yé !

Comme ces mots que l'on attribue à Rumi : - *Il y a une force à l'intérieur qui vous donne la vie. Recherchez-la.*

Un peu ce que je cherche, dans la vie comme dans ce projet de transmission en écrivant ces lignes. La force, la même qui anime chacun.e de nous, cette force qui nous lie. La même force qui anime tous ces gens qui m'ont aidé à mieux me connaître.

Notamment mon maître spirituel, Osho, *mon beloved*, le grand amour de ma vie depuis plus de 43 ans.

Mon mentor et enseignant Veeresh, avec qui j'ai découvert ma réelle valeur d'être humain et de qui j'ai appris concrètement le goût du risque d'être moi-même, tout et tout simplement, sans compter *l'amitié pour toujours*. *Dare to be a star* nous disait-il.

Si j'ai eu un maître spirituel, j'en ai eu une autre, une *maître intellectuelle* celle-ci, soit ma directrice aux études supérieures à l'université de Montréal, Mme Marie-Andrée Bertrand. Elle a été primordiale dans mon cheminement. J'ai étudié à ses côtés pendant 8 ans et avec elle, j'ai appris à penser, et à structurer ma pensée, à argumenter avec cohérence et ouverture d'esprit, à m'exprimer clairement et simplement. Je vous reparle d'elle aussi plus loin.

Et, finalement, et non le moindre, du haut de ses 7 pieds, Mestre Raimundo Irineu Serra, que je n'ai pas connu de son vivant, mais qui continue à inspirer ma vie d'une étrange et singulière façon ici-bas, de là-bas, de là-haut, en direct de l'univers. Et me voilà faisant partie de la grande famille du Santo Daime, ayant reçu mon étoile en 2011.

Certains autres de mes plus grands *maîtres es vie*, sont des personnes qui m'ont dérangé, enragé, fait réagir et/ou sortir de mes gonds et dont je ne parlerai pas nécessairement de façon personnelle. Car comme on dit parfois, *il n'y a pas de faux gourous, que des disciples inconscients et paresseux*. En ce sens, tout et tous/tes peuvent devenir source d'apprentissage et d'évolution, d'ouverture de conscience, qu'elle soit pleine ou partielle, si on sait se remettre en question et demeurer curieux/se.

Finalement, bien qu'il puisse sembler présomptueux de vouloir exposer sa propre vie sur papier ou sur écran, j'ai tout de même mené le projet à terme, car je ne veux pas parler seulement de moi et de ma petite personne dans cet ouvrage, pas surtout de moi du moins. Même si tout passe par soi dans notre propre vie, je ne me considère pas si important, ni spécial, ni plus unique que quiconque sur cette terre. Nous sommes un équilibre fin entre l'humilité et une solide estime de soi. Et on jongle, et jonglera.

Nous sommes en partie le résultat de nos choix personnels, comme celui de nos décisions en lien avec plusieurs valeurs de notre culture. Mais nous sommes devenus aussi, par la force des choses, la somme des multiples rencontres et interactions qui ont pris place au cours de notre vie, comme de ce que nous en avons retenu. En tant qu'êtres sociaux, nous nous développons au contact d'autrui, en lien ou en réaction avec autrui. Nous nous modelons quand nous croisons quelqu'un qui nous inspire car nous nous appuyons sur son humanité pour nous développer. On veut alors devenir un peu comme eux/elles, acquérir un peu de ce qui nous

inspire en eux/elles. Comme nous faisons de même à la rencontre de quelqu'un qui nous répugne alors que nous observons et reconnaissons les comportements que nous ne voulons pas adopter, que nous voulons éviter. Nous nous développons donc clairement en réponse - ou en réaction - à autrui. Jamais en vase clos.

Ce bouquin constitue principalement une histoire de mes rencontres diverses et marquantes, la somme de mes principales aventures terrestres interactives, du moins les plus importantes, dont certaines ont été plus particulièrement *spéciales*, et d'autres, plus ordinaires, car c'est aussi et surtout ça la vie, de l'ordinaire. Et souvent de l'extra ordinaire, mais tout aussi marquantes.

Je suis né Guy Dion et dans quelques années, quand je quitterai la barque et lèverai les pattes, je vais mourir en tant qu'Ati Supino. Bien sûr, nous ne sommes pas qu'un nom, ni qu'un corps. Certains affirment même qu'on ne meurt jamais, qu'on ne fait que *quitter son corps*, pour possiblement en incarner un autre et vivre de nouvelles aventures. Qui mourra verra.

Mais si je me fie à mon identité, clairement, *il s'est passé quelque chose* au cours de cette vie terrestre pour ce petit bonhomme qui est sorti de sa *mamma* un soir de printemps en 1961 à l'hôpital St-Michel. Ainsi, dans les pages qui suivent, je vous raconterai certains pans de mon parcours, alors que j'en laisserai inévitablement d'autres de côté, par gêne, par pudeur, ou par manque d'espace. Pas tant que ma vie fut particulièrement intéressante ni spéciale, ni plus unique que celle de chacun(e) d'entre nous. Simplement parce que la mienne.

Attendez que je vous raconte. Les personnages extraordinaires que j'ai croisés et leur impact sur moi. Pour leur témoigner mon admiration et mon appréciation, pour leur rendre hommage, pour leur dire merci.

Et finalement, pour clore cette trop longue introduction (dixit mon éditeur intérieur):

*Pour avoir une conversation distinguée, on doit se rappeler de
n'ouvrir la bouche que lorsqu'on n'a rien à dire.*
- Georges Courteline

Et c'est précisément pour cette raison que j'écris plutôt que de parler ;-)

Et ci-bas, pour me la fermer un peu, une petite histoire toute ordinaire qui m'a tendrement inspiré:

<https://www.youtube.com/watch?v=pAhXfOhsmM&t=176s>